

désire une consolation que personne ne peut lui procurer ici.

Le comte pensa aussitôt qu'il était question de Félix, qu'Elisa avait réclamé plusieurs fois.

—Que souhaite-t-elle donc ? interrogea-t-il d'un air impatienté.

—Un prêtre, répondit simplement, mais nettement la jeune fille.

—Un prêtre ! répéta M. de Garderel, au comble de l'étonnement ; un prêtre ! et pourquoi ?

—Pour lui demander les secours de la religion, dans laquelle elle est née, et dans laquelle elle a été élevée,

A mesure que Clémence parlait, sa voix devenait plus ferme ; il y avait même une certaine autorité dans son accent.

—Un prêtre ! dit encore le comte.

Puis, un nuage passa sur son front. Clémence eut peur d'être refusée. Pourtant, après quelque silence, M. de Garderel reprit :

—Un prêtre un ministre de Dieu ! Oui, c'est juste ; car je sais, ma fille, ajouta-t-il d'une voix effrayante, qu'il existe un Dieu !

Sans pénétrer le sens de cette réflexion, qui jaillissait des profondeurs de l'âme de son père, Clémence en fut frappée.

—Vous permettez mon père, demanda-t-elle, que je fasse venir un prêtre ?

—Faisce que tu jugeras convenable et agréable à ta sœur ; je te donne pleine liberté.

Le jeune enfant remercia Dieu de tout son cœur ; elle embrassa son père, et se hâta de porter la bonne nouvelle à Elisa. Mme de Garderel, qui était auprès de la malade, fut surprise de la facilité avec laquelle son mari avait consenti, et elle ne cacha pas son étonnement.

Elisa accueillit avec bonheur les paroles de sa sœur, et la pria de rester auprès d'elle durant toute la nuit, pour l'aider à se préparer dignement à la visite du ministre de Dieu.

Le lendemain, un prêtre de la paroisse des Missions étrangères, qui avait été mandé, se présenta à l'hôtel du comte de Garderel ; il y fut reçu par Clémence, qui le connaissait beaucoup et lui avait confié le soin de sa propre conscience. C'était un homme mûri dans les travaux de l'apostolat, l'un de ces prêtres dont le cœur est toujours ouvert à la confiance de toutes les misères et de toutes les infortunes, et qui ne restent jamais sourds aux cris de la souffrance, parce qu'ils en connaissent admirablement le langage.

La vue du prêtre impressionna légèrement la malade, mais elle se rassura dès les premières

paroles qu'elle lui entendit prononcer. Clémence les laissa seuls.

L'entretien du prêtre et de la malade dura longtemps. Quand il fut terminé et que le ministre de Jésus-Christ fut parti, Clémence rentra auprès de sa sœur. Elle la trouva le visage inondé de joie.

—Ma sœur, dit-elle, avec un accent dans lequel toute son âme avait passé, ma sœur, que je suis heureuse ! Viens m'embrasser. J'ai reçu, tout à l'heure, le pardon de Dieu ; le baiser donné par le père de famille à l'enfant prodigue, Jésus vient de me l'accorder. Jamais je n'ai goûté une joie semblable.

Clémence était accourue. Elisa, inondée de larmes délicieuses, la pressa avec ivresse sur son cœur.

—Tu as été un ange pour moi, Clémence, poursuivit-elle ; continue envers ta sœur le saint et pieux ministère que tu as si dignement commencé.

Clémence ne pouvait parler tant elle était saisie et émue. Elisa, qui le remarqua, reprit :

—Ne t'afflige pas, pauvre sœur ! Nous ne nous séparons quelques instants ici-bas que pour être à jamais réunies au ciel, dans le séjour de l'immortelle félicité.

—Je ne suis point affligée comme tu le supposes, chère amie, put enfin répondre la jeune fille ; mais je suis hors de moi à la pensée des grâces insignes que Dieu vient de te faire.

—J'en attends encore d'autres, bonne sœur ; mais c'est à toi que je confie le soin d'en déterminer l'heure. Promets-moi, au moindre symptôme de danger, d'avertir le prêtre, afin que je reçoive les sacrements de l'Eglise en pleine connaissance.

Clémence promit.

Le jour fatal ne tarda pas à luire. Une semaine plus tard, l'état de la malade était tellement désespéré que Clémence, le cœur inondé de douleur, crut que le moment était arrivé de s'acquitter de sa triste mais consolante mission. Se trouvant seule avec Elisa, elle choisit l'occasion et lui dit :

—Ne serais-tu pas heureuse, chère sœur, de voir le prêtre et de recevoir les sacrements ?

—Oh ! oui, assurément, répondit la malade avec douceur.

Puis elle ajouta :

—Le moment est-il donc si proche ?

—Hélas ! Dieu seul le sait, répartit Clémence en étouffant un sanglot.

Sa sœur lui serra la main en lui disant :

—Va, bonne et chère amie ; dispose toutes